

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1899)
Heft: 103

Artikel: Menus propos
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-249149>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

chaque jour apportées par Suzette, et pleine de mansuétude à l'égard de son mari... Et en vieillissant, le papillon ayant perdu ses ailes, s'était volontiers attendu au logis, imprégné d'une heureuse paix. Un peu penaud, un peu timide tout d'abord, il avait fini par reprendre sa place dans la vie de famille, ainsi reconstituée.

La gêne avait bientôt disparu, grâce à l'enfant et Suzette faisant la navette du père qui la gâtait à la mère qu'elle adorait, avait été le plus sûr des liens. Mais maintenant qu'elle ne serait plus là pour prêter son charme à l'intimité, que deviendraient-ils, ainsi réduits à eux-mêmes!... Quelle existence grise, glacée ! Ah ! la vie valait-elle la peine qu'on vécût?...

Et sur cette conclusion d'un pessimisme désemparé, Mme Sarlat se reprit à pleurer de plus belle.

— La porte s'ouvrit. M. Sarlat se montra dans l'entre-bâillement.

— Tu permets? demanda-t-il timidement.

Et il vint s'asseoir dans le fauteuil en face d'elle. Une pitié amollit le cœur de sa femme en constatant combien il était défaît, sous le coup des fatigues et des émotions de cette journée.

Depuis qu'il avait traversé l'église, menant à l'autel Suzette tout envoilée de blanc, une larme tremblotait au coin de son œil et roula de temps en temps sur sa moustache qu'il ne songea plus à teindre.

Il aperçut, lui aussi, les gouttelettes brillantes qui constellaient le plastron de satin mauve de Mme Sarlat, et tout à coup, secoué par un grand trouble, il l'attira vers lui, appuya sa tête sur l'épaule de sa femme et sanglota comme un enfant.

— Pauvre amie ! pauvre amie ! répétait-il, apitoyé sur elle, comme si un grand malheur l'eût frappée.

Elle pleurait encore, mais non plus avec la même amertume que tout à l'heure, dans la solitude. Une peine partagée est moins accablante.

D'une main il s'essuya les yeux, retenant de l'autre les doigts de sa femme.

— N'est-ce pas absurde, dit-il en s'efforçant de sourire, cette manie qu'ont les gens d'écraser de compliments les parents infortunés qui marient leur fille ? Et il faut remercier, saluer, sourire avec le même naturel que lorsqu'un quidam vous écrase le pied !... Les Chinois sont bien plus sensés : Quel malheur pour vous ! disent-ils aux parents, quelle perte irréparable ! La voilà partie, cette délicieuse enfant qui était la joie de vos yeux, le soleil de la maison...

Il s'arrêta, la voix brusquement étranglée, lutta un instant contre le flot de larmes qui montait.

— Sais-tu ce que j'ai pensé tantôt, reprit-il soudainement, pendant que nous étions là-bas à l'église?... J'ai pensé... oui, j'ai pensé que si mon gendre se conduisait jamais comme je l'ai fait... je lui casserais la tête...

— Tais-toi ! fit-elle en lui jetant vivement la main sur la bouche, atteinte au cœur par l'humilité qu'il mettait dans cet aveu... Oublions cela !...

Doucement il écarta le léger bâillon, non sans l'effleurer de ses lèvres.

— Laisse-moi dire, reprit-il d'une voix plus ferme, décidé à aller jusqu'au bout... Vois-tu, il y a des heures où l'on repasse sa vie... En regardant Suzette s'épanouir chaque jour, j'ai compris quelle chose exquise c'était, une vraie jeune fille !... J'ai pensé, avec un remords, un regret que je ne puis rendre, qu'autrefois il me fut donné à moi, si indigne, une autre Suzette aussi parfaite, aussi adorable que celle d'aujourd'hui... Et moi, misérable niais, je n'ai pas su la rendre heureuse !...

Il se cacha le visage dans ses mains... Et pen-

dant qu'il restait ainsi, courbé dans une attitude contrite, quelque chose d'infiniment doux pénétrait l'âme de sa femme.

Ah ! la vie était donc meilleure qu'elle ne l'avait supposé, faite de recommencements, où renaissaient les espérances et les joies mortes hier !...

Sa tâche n'était pas finie, — seulement modifiée, — il lui restait encore quelqu'un à soutenir, à consoler, à aimer !... — Et quelque fierté de se sentir digne, par sa longue patience, du triomphe d'une pareille heure !... Sans un mauvais souvenir qui put se dresser dans sa conscience pour écarter le cœur repentant qui montait vers elle, si humble, si faible, si supplicant...

Si la journée avait été troublée, quel beau soir, calme et doux leur était réservé !... Voilà ce qu'elle apprendrait à sa fille, si celle-ci venait, un jour, lui confier le désarroi de son honneur et lui demander conseil...

Elle tourna les yeux vers lui ; leurs regards se joignirent à travers la brume humide qui les obscurcissait.

— Pauvre chérie ! murmura-t-il, que vas-tu devenir maintenant qu'elle n'est plus là ?...

Tendrement, elle coula ses doigts dans les mains tremblantes de son mari.

— Ne me restes-tu pas, toi ? dit-elle tout bas, le cœur épanoui dans l'attendrissement du pardon.

Et ils restèrent les mains unies, tandis que la chambre s'emplissait de la clarté rose du crépuscule.

MATHILDE ALANIC.

MENUS PROPOS

A la fin de cette année et presque au début du nouveau siècle, que souhaiter à nos aimables lectrices et lecteurs ?

Quelque chose que personne, probablement ne refusera : c'est de devenir centenaire.

Et on dit qu'il y a des moyens pratiques de le devenir. C'est du moins ce qu'assure un médecin anglais qui n'a pas dû emprunter sa recette aux Boërs. D'après lui, voici le secret de devenir centenaire. Il y a dix-neuf choses à observer :

1. Huit heures de sommeil. 2. Dormir sur le côté droit. 3. Tenir toute la nuit les personnes de la chambre à coucher ouvertes. 4. Mettre une natte devant la porte de la même chambre. 5. Ne pas mettre son lit contre le mur. 6. Ne pas prendre de douche froide le matin, mais un bain à la température du corps. 7. Faire de l'exercice avant le déjeuner. 8. Manger peu de viande et avoir soin qu'elle soit très cuite. 9. Ne pas boire de lait. 10. Manger beaucoup de graisse pour alimenter les cellules qui détruisent les germes des maladies. 11. Eviter les intoxiquants qui détruisent ces cellules. 12. Tout le jour faire de l'exercice au grand air. 13. Ne pas garder d'animaux dans les chambres. 14. Vivre à la campagne. 15. Boire de l'eau ; éviter l'humidité et le voisinage des conduites des habitations. 16. Varier ses occupations. 17. Prendre de temps à autre de courts repos. 18. Limiter ses ambitions. 19. Contenir son caractère.

On peut présenter maintenant quelques observations.

L'obligation de « ne pas boire de lait » commence-t-elle, par exemple, dès le jour de la naissance ?

En second lieu, le régime ci-dessus, même suivi ponctuellement, préserve-t-il des naufrages, des collisions de trains, des chutes de tuile sur la tête et des assassinats ?

* * *

En fait de centenaires, parlons du centenaire du manchon. Il est d'actualité pour ce froid.

C'est en 1499, il y a juste quatre cents ans, que les premiers manchons firent leur apparition à Venise. Ils étaient en fourrure et en soie, comme aujourd'hui ; mais la fourrure était en dedans et la soie en dehors. Maintenant c'est le contraire.

C'est au XVII^e siècle seulement que le manchon se répandit de Venise dans le reste de l'Europe. La mode lui fit bon accueil, et les messieurs ne dédaignèrent pas plus de blottir leurs mains dans cet ustensile réchauffant que les dames ne dédaignent aujourd'hui d'enfourcher la bicyclette.

A propos de manchon, mentionnons une innovation qu'on vient de signaler en Angleterre : celle du manchon à poche, ou mieux du manchon à niche, dans lequel on peut porter un petit chien. Voilà un manchon qui devrait exciter tous les curieux... à passer la Manche.

* * *

Une thèse sur le corset. — Une jeune étudiante polonaise de la faculté de Paris, Mlle Tylicka, a consacré sa thèse de doctorat à ce qu'elle appelle un « instrument de torture », autrement dit à la grande question du corset. Mlle Tylicka a soutenu que le corset est un véritable essentiellement anti-hygiénique.

Le corset, dit-elle, resoule en dedans les cinq ou six dernières côtes, provoque des troubles respiratoires, circulatoires et digestifs, déforme le foie et le rein ; le corset, enfin, développe l'anémie, la chlorose, et c'est à lui que les femmes doivent les dilatations d'estomac dont elles se plaignent si souvent.

Mlle Tylicka propose, pour remplacer le corset, une brassière en toile forte, ajustée à la taille, descendant seulement jusqu'à la ceinture, boutonnée par devant, et munie de deux baleines de chaque côté.

En définitive, le mouvement « anticorsétique » — il faut chaque jour forger quelque mot en *iisque* — prend de sérieuses proportions

LETTRE PATOISE

Nos ains reciè enne latre laivou in carimotran que s'était véti en diaile, se brague d'avoit fait ai pavou en enne pouère servante, qu'en à veni malête, ai pe aipré en in bon tiuri que qu'adminichtrait in moribond, vou bin que voillait in mouë — ai n'en tchâ.

Ci carimotran n'airé pe le piagi de iére sai latre dains le *Pays di duémoine*. El airai dain vu savoi qu'ai ne chique pe en in hanne d'airdroit, de se botai dains lai pé di diaile, à moins de son véthia'nt.

Nos yi tiuâchans de n'y'i pe entrai aipré sai mouë.

Dâ lai Côte de mai.

S'ai y é des fannes que djasan trop, ai y é des hannes que nediant que tot ai point co qu'ai fât. C'était in bon robuchte paysain de lai san de Soubeay. In soi qu'el airivé to mo de tchâ en lai tiure d'Epavelay. El antré sains dains lai tchaimbre de bâis vou ai trové le tiuri que dait son bréviaire. Aiprés l'avoil saluay le prête iy demandé : « Qu'a ce que vos aimanne tchie nos, Nantsy ? Qu'a ce qu'ai y é de neu ? C'a lai première fois qu'i vo vois en lai tiure. — Mai-ray — Quoi ! vos se velay mairay ? Et d'avoit tiu ? — Fin di Té. — Ah ! d'avoit lai baichatte